

Etude n°1 du chapitre I, depuis « *Voilà pourquoi* » jusqu'à la fin du chapitre (pp. 9-10). Le début du récit.

Voici pourquoi j'ai pris passage à bord du *Chancellor*, qui retourne en Angleterre.

Il n'existe aucun service direct de navire à vapeur entre la Caroline du Sud et le Royaume-Uni. Pour prendre une ligne transocéanique, il faut, soit remonter au nord des États-Unis, à New York, soit redescendre au sud, à La Nouvelle-Orléans. Entre New York et l'ancien continent fonctionnent plusieurs lignes, anglaise, française, hambourgeoise, et un *Scotia*, un *Pereire*, un *Holsatia* m'auraient conduit rapidement à destination. Entre La Nouvelle-Orléans et l'Europe, les bateaux de *National Steam navigation Co.*, qui rejoignent la ligne française transatlantique de Colon et d'Aspinwall, font de rapides traversées. Mais, en parcourant les quais de Charleston, je vis le *Chancellor*. Le *Chancellor* me plut, et je ne sais quel instinct me poussa à bord de ce navire, dont les aménagements étaient confortables. D'ailleurs, la navigation à la voile, quand elle est favorisée par le vent et la mer – presque aussi rapide que la navigation à vapeur – est préférable à tous égards. Au commencement de l'automne, sous ces latitudes déjà basses, la saison est encore belle. Je me décidai donc à prendre passage sur le *Chancellor*.

Ai-je bien ou mal fait ? Aurai-je à me repentir de ma détermination ? L'avenir me l'apprendra. Je rédige ces notes jour par jour, et, au moment où j'écris, je n'en sais pas plus que ceux qui lisent ce journal – si ce journal doit jamais trouver de lecteurs.

Etude n°2 du chapitre XIII, depuis « *A onze heures* » jusqu'à « *fournaise ardente* » (pp. 64-66). L'explosion du navire.

À onze heures, des détonations violentes se font entendre dans la cale. Ce sont les cloisons qui éclatent, laissant passage à l'air chaud et à la fumée. Aussitôt des torrents de vapeur sortent par le capot du poste de l'avant, et une longue langue de flamme va lécher le mât de misaine.

Des cris s'élèvent alors. Mrs. Kear, soutenue par miss Herbey, quitte précipitamment les chambres, que le feu gagne. Puis, Silas Huntly apparaît, le visage noirci par la fumée, et tranquillement, après avoir salué Robert Kurtis, il se dirige vers les haubans de l'arrière, gravit les enfléchures et s'installe sur la hune d'artimon.

La vue de Silas Huntly me rappelle alors qu'un autre homme est resté emprisonné sous la dunette, dans cette cabine que les flammes vont peut-être dévorer.

Faut-il donc laisser périr ce malheureux. Ruby ? Je m'élançai vers l'escalier... Mais le fou, qui a brisé ses liens, se montre en ce moment, les cheveux brûlés, les vêtements en feu. Sans proférer un cri, il marche sur le pont, et les pieds ne lui brûlent pas ! Il se jette dans les tourbillons de fumée, et la fumée ne l'étouffe pas ! C'est comme une salamandre humaine qui court à travers les flammes !

Une nouvelle détonation éclate alors ; la chaloupe vole en éclats ; le panneau du milieu saute en déchirant le prélat, et un jet de feu, longtemps comprimé, fuse jusqu'à mi-mât.

En ce moment, le fou pousse des cris éclatants, et ces mots s'échappent de sa bouche :

– Le picrate ! le picrate ! Nous allons tous sauter ! sauter ! sauter !...

Puis, sans qu'on ait le temps de l'arrêter, il se précipite par le panneau dans la fournaise ardente.

Etude n°3 du chapitre XXVIII, depuis « *Vers cinq heures* » jusqu'à la fin du chapitre (pp. 143-144). « L'enterrement » de Mme Kear.

Vers cinq heures du soir, une de nos compagnes d'infortune a cessé de souffrir. Mrs. Kear est morte, après une douloureuse agonie, peut-être sans avoir eu conscience de sa situation. Elle a poussé quelques soupirs, et tout a été fini. Jusqu'au dernier moment, miss

Herbey lui a prodigué ses soins avec un dévouement qui nous a profondément touchés !

La nuit s'est passée sans incident. Le matin, au point du jour, j'ai pris la main de la morte, qui était froide et dont les membres étaient déjà raidis. Son corps ne peut demeurer plus longtemps dans la hune. Miss Herbey et moi, nous l'enveloppons dans ses vêtements ; puis, quelques prières sont dites pour l'âme de la malheureuse femme, et la première victime de tant de misères est précipitée dans les flots.

À ce moment, un des hommes qui se trouvent dans les haubans fait entendre ces épouvantables paroles :

– Voilà un cadavre que nous regretterons ! Je me retourne. C'est Owen qui a parlé ainsi. Puis, la pensée me vient que les vivres, en effet, nous manqueront peut-être un jour !

Etude n°4 du chapitre XXXIX, depuis « *C'est le 2 janvier* » jusqu'à la « petit morceau de biscuit » (pp. 196-197). Le sacrifice d'un père.

– C'est le 2 janvier que le biscuit a manqué. Nous sommes au 6 janvier. Voilà donc quatre jours que...

– Que vous n'avez mangé ! répond M. Letourneur. Eh bien, moi, il y en a huit !

– Huit jours !

– Oui ! j'ai économisé pour mon fils ! À ces paroles, des pleurs s'échappent de mes yeux. Je saisis les mains

de M. Letourneur... Je puis à peine parler. Je le regarde ! ... Huit jours !

– Monsieur ! lui dis-je enfin, que voulez-vous de moi ?

– Chut ! Pas si haut ! Que personne ne nous entende !

– Mais parlez !...

– Je veux... dit-il en baissant la voix... je désire que vous offriez à André...

– Mais, vous-même, ne pouvez-vous... ?

– Non ! non !... Il croirait que je me suis privé pour lui ! ... Il me refuserait... Non ! il faut que cela vienne de vous...

– Monsieur Letourneur !...

– Par pitié ! rendez-moi ce service... le plus grand que je puisse vous demander... D'ailleurs... pour votre peine...

Ce disant, M. Letourneur me prend la main et la caresse doucement.

– Pour votre peine... Oui... vous en mangerez... un peu !... Pauvre père ! En l'entendant, je tremble comme un enfant ! Tout mon être frémit, et mon cœur bat à se rompre ! En même temps, je sens que M. Letourneur me glisse dans la main un petit morceau de biscuit.

Etude n°5 du dernier chapitre, depuis « *Procès-verbal de sauvetage* » jusqu'à la fin (p. 267). Le dénouement.

Procès-verbal de sauvetage a été dressé par les autorités brésiliennes.

Ont signé : Miss Herbey, J.-R. Kazallon, Letourneur père, André Letourneur, Falsten, le bosseman, Daoulas, Burke, Flaypol, Sandon, et – en dernier – Robert Kurtis, capitaine.

Je dois ajouter que, au Para, des moyens de nous rapatrier nous ont été offerts presque aussitôt. Un navire nous a conduits à Cayenne, et nous allons rejoindre la ligne transatlantique française d'Aspinwall, dont le steamer *Ville-de-Saint-Nazaire* nous reconduira en Europe.

Et maintenant, après tant d'épreuves subies ensemble, après tant de dangers auxquels nous avons échappé par miracle, pour ainsi dire, n'est-il pas naturel qu'une indestructible amitié lie entre eux les passagers du *Chancellor* ? En quelque circonstance que ce soit, si loin

que le sort les entraîne, n'est-il pas certain qu'ils ne s'oublieront jamais ? Robert Kurtis est et restera toujours l'ami de ceux qui furent ses compagnons d'infortune.

Miss Herbey, elle, voulait se retirer du monde et consacrer sa vie aux soins de ceux qui souffrent.

– Mais mon fils n'est-il pas un malade !... lui a dit M. Letourneur.

Miss Herbey a maintenant un père dans M. Letourneur, un frère dans son fils André. – Je dis un frère, mais avant peu, dans sa nouvelle famille, cette vaillante jeune fille aura trouvé le bonheur qu'elle mérite et que nous lui souhaitons de tout cœur !